Mardi

Réveil de bonne heure. Petit déjeuner à base de galettes suédoises revenues sur la braise (Steph avait amené ces spécialités suédoises en pensant en profiter : nous lui éviterons donc ce plaisir avec la bien coupable consolation d'imaginer qu'il aura pris un bon petit déjeuner à l'hôtel à Kiruna).

A 8h45, le bruit de l'hélicoptère se fait entendre au loin. Après une approche par l'ouest le long de la rivière, le pilote pose son appareil à 30 mètres de nous, en nous enveloppant du souffle chaud et violent de ses pâles. Nous embarquons nos affaires et nous voilà repartis dans les airs vers notre prochaine base. En l'air, Steph et moi essayons de retrouver la berge que nous avions atteinte la veille après la sortie au lac.

Le fait que tous les bras et les méandres de la rivière se ressemblent ne nous aide guère. Pensant néanmoins avoir retrouvé le spot, nous indiquons au pilote, un jeune homme lui même féru de pêche,

un endroit vers lequel se diriger. Nous comprenons plus tard que nous nous sommes totalement plantés, mais l'endroit est tout de même agréable.

L'hélicoptère nous quitte au bord d'un lent méandre dans lequel notre imagination voit déjà de grosses truites monter sur nos appâts.

Installation de la tente, reconstitution d'un stock de bois, et mise au frais de 6 bières et d'une bouteille de coca que Steph a ramenées de son aller-retour à quelques centaines d'euros à Kiruna. Il nous raconte dans les grandes lignes son « aventure » :

- l'hameçon retiré de la main par une jolie médecin suédoise qui lui dit en enlever ainsi un par jour de la chair d'un pêcheur malchanceux (ayant néanmoins senti son goût de l'exception, elle rassure Steph en lui indiquant que c'est la première fois de la saison qu'elle en retire un aussi gros) ;

- l'intervention chirurgicale est parfaitement réalisée car elle ne laissera que très peu de traces ;

- les longues discussions avec des chauffeurs de taxi eux-mêmes pêcheurs, leurs conseils techniques en matière d'appâts et de coins de pêche, leurs récits de grosses prises

Camp de base n°2

au bord de cette rivière ou dans les montagnes à l'est (future idée de voyage ?) ;

- les discussions avec les responsables de la compagnie d'hélicoptère qui décrivent les diverses destinations de pêche plus fabuleuses les unes que les autres qu'ils desservent à partir de cette base de Nikkalopta, ou d'Alifax au nord...

Bref, Steph a vécu une formidable aventure et nous l'écoutons de plus en plus inattentivement en montant nos cannes pour la prochaine sortie.

Nous avons décidé de descendre la rivière. Le temps est beau, le ciel chargé de rares nuages qui jouent avec le soleil.

Je me dis que c'est le moment de sortir sérieusement la canne à mouche. Je reviendrais bien-sûr la besace vide après 4 heures de mouvement de bras inutiles et de changements incessants de mouche. Tout y est passé : les sèches, les mouches de mai, les streamers sobres ou clignotants, et même de barbares imitations de truitelles fabriquées en Thaïlande, où l'on imagine qu'une truite ça louche et ça a un plumeau à la place de la queue.

Nous ne mangeons donc le soir que les poissons ramenés par le

clan Tillement dont une jolie fario d'environ 800 grammes capturée par Jérémie, et sortie de l'eau sans l'aide de personne.

C'est Steph qui se colle à la cuisson à la braise et peut-être est ce l'égarement suscité par l'explosion atomique de moustiques qui nous assaillent, mais nous avons la désagréable impression qu'il bâcle un peu la cuisson de nos agapes pour se laisser le temps de faire cuire sa belle prise du jour.

Mais il s'agit certainement là de l'effet de la présence incessante de ces bêtes inutiles, qui vous piquent, vous sucent le sang, vous entêtent de leur bourdonnement aigu, et vous prouvent qu'il peut exister sur cette terre des êtres totalement inutiles au reste du vivant, mais radicalement nuisibles à celui-ci.

Le coucher se passe aussi merveilleusement bien qu'on peut l'imaginer après un tel repas : Steph et Jérémie passent leur énervement du moment en se livrant à quelques rounds oratoires inspirés, et nous laissent nous endormir après avoir épuisé leur stock de drôleries cosmiques et de sarcasmes pompiers.

Crépuscule lapon au bord de la rivière

Mercredi

Nouvelle journée de grande virée.

Objectif : un lac situé au nord, dans une autre vallée où serpente une large rivière : la Rautas. L'ascension du col est un véritable bonheur. Après avoir traversé la rivière en waders, nous gambadons à travers les douces pentes moussues, un sourire de jeune faon sautillant accroché aux lèvres tant l'air frais qui nous enrobe lave tout souvenir d'âpres luttes contre les insectes.

Arrivés au col, nous nous perdons quelques instants dans la contemplation de la vallée de la Rautas qui, à nos pieds serpente comme s'il s'agissait

d'une truite géante louvoyant élégamment dans le paysage.

La descente, rapide, annonce un douloureux dénivelé quand nous aurons à le remonter au retour. Mais nous n'en sommes pas là. Le lac, notre objectif, est bordé d'une forêt de bouleaux que nous traversons assez agréablement tant l'ombre y est fraîche.

Nous nous déployons le long de la berge et le soleil, accompagné d'un léger vent, offre l'agréable possibilité de se mettre en t-shirts. Après une heure de pêche, nous piqueniquons. Peu de poissons dans ces eaux profondes. Nous décidons de rentrer. En jetant une dernière ligne, Steph ferre un magnifique poisson : 50 à 55 cm qui le font monter sur la première marche du podium. La perte de celle-ci s'accompagne pour moi d'un second motif d'amertume : je n'ai pas eu une seule touche au bord de ce lac.

C'est en silence et la tête rentrée dans les épaules que je commence la pénible ascension imaginée quelques heures plus tôt. Comme pour compléter le tableau, le ciel a déchaîné pluie et grêle pour nous accompagner dans la maudite montée.

Je fulmine contre cette funeste pêche, me déclare décidemment inapte à ce passe temps, incapable de trouver au fond de moi les traces de cet ancêtre lointain qui ne devait sa survie qu'à sa fine connaissance des bois où se tapit la proie chassée ou à la discrétion de son approche qui lui permettait de cueillir à la main quelque poisson au fond d'un trou.

Au cours de la marche, les considérations de Pierre sur le jeu de l'opportunité qui se crée ou non, en

fonction des moments, et qui reste indépendante du talent personnel, ne me réconfortent qu'à moitié. Je lui suis reconnaissant pour la tendre amitié qui lui inspire de tels mots mais l'amère vérité n'en est pas moins aveuglante : je peux rester pêcher pendant des heures à égale distance de Steph et Pierre, il ne se passerait pas 5 minutes sans qu'un poisson vienne courber le carbone de leurs cannes pendant que la mienne reste droite comme un poteau téléphonique.

Arrivés au campement après une marche éreintante, un sursaut d'orgueil me saisit : ce soir je veux manger le produit de ma pêche. Je me laisse encore une chance avant de décider de fourguer tout mon matériel à la communauté d'Emmaüs de Kiruna, et je me contenterais même d'une grenouille qui sauterait malencontreusement sur mon appât au moment du lancer. Je me décide donc de tenter le tout pour le tout.

Steph et moi repartons donc pendant que Pierre (qui aurait bien aimé suivre le mouvement, mais sa responsabilité paternelle...) et Jérémie se reposent. Nous décidons de remonter la rivière. Nos chemins s'étant séparés, je me rends rapidement compte que mes pas m'égarent dans un marécage et un étang

Stéphane posant sans effet notoire devant le trophée de la semaine

qui m'éloignent de la rivière.

Demi tour et rejoignant Stéphane après 20 minutes de marche en pure perte, celui ci m'annonce qu'il a déjà eu 2 prises. Je ronge mon frein et m'installe un peu plus loin au bord de l'eau, l'âme grise sous un ciel légèrement chargé, la rivière est à cet endroit tellement large que sans le léger courant qui l'anime, on se croirait au bord d'un lac. L'endroit est absolument magnifique, grandiose. Il a tout d'une grande rivière digne de figurer sur le podium mondial des coins de pêche que les magazines spécialisés savent nous vendre en Ecosse, en Patagonie ou en Afghanistan. Ce morceau de rivière-lac, long d'environ un kilomètre nous remplit d'un bonheur pur et contemplatif.

Et question pêche, enfin mon heure est venue. Au bout de peu de temps (je ne sais pas combien au juste, car à ces moments là, 1 heure peut sembler 5 minutes et vice-versa), 2 poissons de 700 à 800 grammes chacun reposent au fond de mon sac.

Nous nous arrêtons, Steph et moi, au moment où nous pensons en avoir pris assez pour le diner.

Nous rentrons au camp l'esprit léger (surtout moi après le doute sidéral qui m'a saisi quelques heures plus tôt) et c'est une pluie battante qui nous y accueille. Pierre nous dit que cela fait déjà un bout que ça tombe ainsi. Nous ne nous en étions pas aperçus baignés, dans la grâce de l'instant dont nous montrons à Pierrot, médusé, le résultat.

Stéphane tient le mot de conclusion : « c'est le plus beau jour de pêche de ma vie ! », s'exclame-t-il. Il est comme ça Steph, avare de demi-mesure.

Et pendant que Pierre et Jérémie préparent du riz à l'abri dans la tente, nous essuyons une pluie quasi-torrentielle qui ne nous empêche néanmoins pas de lancer un feu et de faire cuire les quelques belles pièces que nous avons aujourd'hui prélevées à la nature.

Il ne nous est même pas nécessaire de cuisiner la grosse truite ramenée par Stéphane du lac : elle sera préparée demain à la mode tahitienne.

Alors que nous mangeons sous la tente, dont les parois ruissellent, nous avons une pensée pour les Nesen, qui nous l'ont prêtée, et nous les en remerçions. Agrémentée d'un petit haut vent central, cette tente offre en effet un espace collectif suffisamment grand pour

La rivière-monde

se mettre à l'abri d'un pareil temps et satisfaire ainsi notre goût minimum du confort. La soirée se termine sur une partie de cartes, la première du séjour (signe que la journée fut complète). Nous laissons Stéphane gagner et nous mettons au lit.

Même mes mauvaises odeurs, après quelques jours de rares toilettes, ne viennent pas perturber la lecture pré-nocturne de Stéphane.

La nuit n'est malgré tout pas si bonne.

Le sol et bien ferme sous ces latitudes. Les douleurs dans les parties du corps sur lesquelles tout le reste du poids repose contraignent à des réveils et des retournements réguliers. Mes rêves, constamment entrecoupés de courtes sessions de veille, me laissent le lendemain matin une impression étrange, comme si mon inconscient était composé de pièces détachées sans rapport les unes avec les autres. Une seule vision claire me reste : celle de mes quatre anges que j'imagine m'attendant à Pau, spéculant sur mes merveilleuses aventures lapones, mes courses à dos de rennes et mes parties de tennis avec le père Noël.

Jeudi

Partie de pêche en remontant la rivière.

Considération sur la faune : peu d'animaux, essentiellement des oiseaux aux chants magnifiques ou stridants.

Long moment passé sur la berge à écrire.

Croisé Pierre et Jérémie sur l'autre berge.

Tentative infructueuse de traverser la rivière. Décision de rester côté gauche. Perd de vue Pierre et Jérémie.

Zéro touche.

Soudain le temps change, tourne à la pluie. Je ressens un instinct en moi.

Je dépose le bois que l'accumulais en marchant.

Je me mets à pêcher : 1kg.

Je m'arrête là. Attention aux prélèvements inutiles.

Rentré tente. Tout le monde à l'abri.

Stephane tombé dans l'eau. Ne sauve que quelques cigarettes.

La pluie se met à tomber : repas sous la tente.

“Ca fait mal là, hein ?... Et là, ça fait pas ENCORE PLUS mal ?”

Scène de la vie quotidienne : Steph fait mine de manger le chocolat de Jérémie...

... Jérémie saute sur Syeph pour sauver ses réserves, et Pierrot tente de raisonner son fils

Nous essuyons un énorme grain avec vent d'est violent. Le temps est indécis :

- première partie de séjour : soleil dominant avec passages nuageux

- seconde partie, pour l'instant : orages dominants avec passages pluvieux, voire très pluvieux.

L'orage vient-il vers nous ? Pierre nous propose sa prévision météo : « il n'est pas sûr qu'il fonde sur nous. Pour l'instant, il est comme une truie qui doute ». Une truie qui doute...

Le moment se prête à une des activités favorites dans ce genre de circonstances : la sieste ou la détente lecture. La douceur de l'instant n'est perturbée que par la crise volontairement théâtrale que suscite chez Pierre une abominable découverte. Steph lui a piqué en douce une paire de chaussettes sèches, les siennes étant toutes trempées. Voilà Stéphane sommé de restituer son larcin et de se prendre en retour une volée de quolibets sur sa coupable imprévoyance, contraire à l'une de ses puissantes maximes dont il aime s'abreuver sur un ton exagérément doctoral « gérer c'est prévoir ». Voilà l'arroseur arrosé.

Une accalmie remet Steph et Pierre en chasse. Satisfait de ma belle prise du jour, je décide de rester au camp, et faire ainsi du baby setting avec Jérémie.

Les deux frères remettent leurs affaires trempées et se dirigent vers le pool qui depuis hier fait le bonheur de Steph et me réconcilie avec la pêche.

Au retour Pierre bredouille...se change... lecture d'O Hanlon...et discussion sur le big mac, les frites et l'immense bière sur lesquels nous allons nous ruer dans jour J+3 au retour à Stockholm.

Nous rions de cet étrange paradoxe : nous nous mettons dans de telles situations (Laponie, humidité, faim, souffrance) pour avoir l'impatience d'en sortir.

Mais nous n'y sommes pas encore. Alors que Steph regarde le camp ruisselant de la pluie qui ne cesse de grossir dehors, j'ai commencé à débiter en filets les deux truites qui feront notre repas.

J'interromps mon labeur pour écouter le formidable récit de pêche que Steph vient nous conter. Après deux heures de marche sans résultat, voici qu'à la faveur de l'explosion d'une grosse averse, l'énorme truite tant attendue a mordu à l'hameçon. Un combat titanesque s'engage alors, que Steph nous raconte sans nous

épargner aucun détail de l'incroyable lutte qu'il a dû mener. A chaque instant, la canne faillit céder sous la puissance des coups de boutoir de cet énorme monstre des eaux. A coup sûr les deux kilos sont largement dépassés.

Pierre et moi écoutons Steph avec juste assez de crédulité pour laisser frissonner en nous le fantasme du combat halieutique ultime (comme un surfeur qui attend « la » vague dont il sortira noyé ou demi-dieu, chaque pêcheur a au fond de lui un capitaine Achab prêt à vaincre ou à suivre « le » poisson ultime au fond des eaux) mais avec également juste assez de cette perplexité qui vient assez naturellement à l'écoute des aventures toujours extraordinaires d'un Stéphane Tillement.

Seul Jérémie est au comble de l'impatience. Il pourrait traverser les parois de la tente et tout renverser sur son passage pour aller jeter un œil dans le sac laissé dehors par Steph, si nous ne le retenions pas, quasiment de force, de sortir sous cette pluie battante.

Je termine de débiter les filets de truite pendant que Stéphane parachève la décoration tout en suspension de la tente. Transformée pour l'occasion en séchoir, chaque anneau, cordelette ou élastique soutient pantalons, chaussettes et pulls trempés. Et alors que la partie supérieure du haut vent central nous transporte, en imagination, dans les ruelles quadrillées de linge de Naples, ce qui se passe au sol est un mélange de souk et de cours des miracles, un fouillis de sacs et d'affaires en tous genres et un repaire d'individus exhalant leurs odeurs âcres de fauves mouillés.

C'est dans ce décor enchanteur que je finis de m'enduire les mains de chair de poisson après avoir débité des pièces qui feront plus tard notre joie en sautillant dans la friture.

Jérémie trompe notre attention à la faveur d'une accalmie, se rue sur le sac de pêche de Steph, l'ouvre, farfouille ses tréfonds et découvre l'immense vide qui l'occupe.

L'imagination sans borne de Steph, au service d'un sens particulièrement abouti de la mise en scène de soi, lui a finalement permis de faire la plus belle prise de la journée : un gamin de 46 kilos doué de la merveilleuse naïveté de ses 12 ans.

Le repas, commencé vers 20h30, est un vrai délice.

La chair du poisson, marinée et après avoir rissolé dans la margarine, nous arrache de longs soupirs d'extase. Cette préparation vient se placer en tête des plaisirs de la bouche de la semaine, à coté des bouchées de truite à la tahitienne (cuites dans le citron et l'ail haché) que Steph a préparées quelques repas plus tôt.

Il nous a fallu faire plusieurs milliers de kilomètres pour découvrir cette loi de la table : plus le met est préparé, plus il offre aux convives des trésors de plaisir. La variation des goûts dépend donc grandement de l'éventail des ingrédients dont dispose le chef pour transcender sa matière première. Notre cuisine lapone étant néanmoins du plus simple appareil, les quatre-composants principaux avec lesquels nous préparons la matière première unique de nos repas (le poisson) sont le citron, l'ail, le sel et le poivre. Et là, seconde loi dont nous faisons l'expérience olfactive, une alimentation très aillée a un effet perturbateur immédiat sur le fonctionnement intestinal.

Cette loi d'airain a été le motif d'une bonne tranche de rires sur laquelle nous nous sommes endormis, en prenant néanmoins la précaution minimale de ramener le sac de couchage sur le nez en forme de masque anti-gaz.

Vendredi 17

Le principal événement de la journée aura été l'arrivée de bon matin, vers 8h, d'un hélicoptère, qui après un premier survol, se pose à 40m de la tente.

Le pilote seul à bord, en descend et se dirige vers nous d'un pas déterminé. Sa combinaison, agrémentée d'une tripotée de galons, yeux bleu acier, lui donne un air d'amiral suédois qui inspire le respect.

« You are not ready ? » nous demande-t-il en étant aussitôt accueilli par une foule de regards en point d'interrogation.

Un échange s'engage d'où il ressort que contrairement à ce que les uns et les autres commençaient à redouter, cette présence surgie du ciel ne vient pas apporter de mauvaises nouvelles de la maison, mais n'est due qu'à une erreur de la part de la compagnie d'héliportage qui avait planifié notre retour pour ce matin, soit deux jours avant le terme normal.

L'hélicoptère repart donc, avec à

Jérémie tend fièrement les prises de son papa

son bord un pilote sympathique avec nous, mais certainement déterminé à passer un mémorable savon au responsable de cette coûteuse erreur.

La pluie ayant laissé place à une alternance de passages nuageux et d'éclaircies, nous sortons toutes nos affaires humides au grand air. Le vent, frais et soutenu, qui nous enrobe, nous protège totalement des moustiques.

Une fois prêts, nous partons, chaudement vêtus, pour 5 heures de pêche : Pierre et Jérémie en aval, Steph et moi en amont de la rivière.

Nous rentrons tous au camp entre 15h et 15h30, et c'est Pierre qui remporte la palme du jour avec deux superbes Grayling, ces poissons argentés, à écailles, connus pour leur combativité exceptionnelle.

Chacun ramène un peu de poissons, ce qui globalement, nous garantira un repas assez riche.

Au cours de la séance de pêche, nous avons croisé 2 campements, tout juste installés. Des suédois et des finlandais qui viennent passer le weekend au bord de la rivière, et pour lesquels la pêche à la mouche semble plus un prétexte à charger l'hélicoptère de bonnes bouteilles et de viandes à griller, que de se mesurer à la brutalité radicale d'un monde sauvage.

Le soir repas simple : poisson sur la braise. La partie de barbu qui s'en suit est à nouveau laissée à Stéphane, mais cette feinte perte me coûte cher : mon score final atteint un record historique.

Samedi

Le dernier jour de pêche commence par un dilemme pour moi. Vais-je repartir sur la rivière et tenter de sonder des trous devant lesquels je suis déjà passé, peut être en mieux, peut être en moins bien du point de vue de la pêche ?

Ou vais-je m'orienter vers un scénario totalement différent ? Le temps est froid et venteux, mais la pluie s'est éloignée. Les conditions se prêtent bien à une dernière et ultime balade.

Du côté des frères Tillement, cette situation est prétexte à l'expression de volontés radicalement distinctes. Pour Stéphane, ce dernier jour doit être entièrement et totalement pensé autour d'un objectif unique : la pêche, considérée avec la tout juste secrète intention de ramener un trophée qui couronnera le champion. Pour Pierre, ce dernier jour aura un but : les lacquets au sud atteint quelques jours plus tôt. Ce but en servira un autre : une promenade permettant de prendre un peu de distance par rapport au campement et termi-

ner ainsi le séjour par une belle balade.

Je me joindrais à Pierre et Jérémie pour cette ultime sortie pendant que Stéphane ira chercher ses lauriers de gloire.

Chaudement vêtus, nous amorçons la montée d'un pas léger. Pierre marchant devant, je propose à Jérémie de nous adonner à une activité de libre versification, contrainte par deux règles simples mais inflexibles : chercher la rime, même la plus pauvre que l'on puisse trouver en ce bas monde, et viser l'alexandrin, même unijambiste. L'exercice plaît assez à Jérémie qui excelle dans les rimes en « -ines » et « -uantes », et parvient à faire rouler quelques jolies strophes, sans trop se soucier néanmoins du nombre de pieds coupés au passage.

Nous rejoignons au cours de la marche un sentier bien marqué, ponctué, à distance régulière, de cairns regroupés par deux, qui forment un enchaînement de portes au travers desquelles nous passons pour nous enfoncer encore un peu plus dans ce paysage de landes, de tourbières et de marécages. Nous remarquons d'ailleurs qu'une semaine de vie dans ce milieu si nouveau pour nous au début, nous a permis d'acquérir

une familiarité suffisante pour interpréter les modulations de vert qu'offre le terrain. Nous savons ainsi éviter les marécages dans lesquels nous tombions hier sans nous en rendre compte.

C'est donc les pieds secs que nous atteignions les lacs. Mais le vent est tel que la pêche ne donne rien. Heureusement, un pli dans le terrain forme une alcôve de verdure totalement protégée du vent. Nous y passons le temps du déjeuner, baigné d'un soleil de midi qui nous réchauffe les os.

Sur le chemin du retour, je me rends compte que rentrer sans poisson non seulement ne me gène pas, mais satisfait un désir apparu tôt le matin de laisser, aujourd'hui, la nature tranquille. (Je t'entends d'ici, lecteur malicieux : *Pour le mal qu'il aura fait à la nature, celui-ci, avec sa canne à mouches...*). Ce septième jour passé sur place sera celui du repos, et si personne ne ramène de poissons, je me réjouirai d'un repas sans protéines animales.

Je prends quelques photos de fleurs en rentrant, que je pense bien montrer aux filles au retour à la maison.

Pendant la sieste sur laquelle nous enchainons notre retour au camp, Pierre laisse Jérémie partir « à l'aventure » et aller prospecter le trou dans lequel 2 Grayling ont vécu hier leurs derniers instants de vie aquatique.

Il faudra l'entrée en scène tonitruante de Steph pour me réveiller. Raillant notre bien sotte idée d'aller contempler la lune lapone du haut d'une montagne battue par les vents, il exhibe quatre beaux poissons, dont un Artic char, cette truite saumonée à chair grasse dont j'avais attrapé un bel exemplaire en début de séjour, et dont nous savons les trésors de subtilité qu'il promet pour le repas.

Aussitôt revenu, Jérémie se voit proposer par Stéphane de repartir pêcher le pool de légende que nous avions prospecté au milieu de la semaine. Pendant ce temps, je m'attèle à la découpe des filets de truite, tâche dont je m'acquitte avec un beau succès d'estime auprès des convives.

Entre temps (la découpe des filets de poisson fait en effet partie de ces activités qui prennent un temps colossal avant de donner des effets visibles), Steph et Jérémie sont rentrés la bouche pleine de récits de pêche. Le pool a de nouveau tenu sa promesse.

Dimanche, jour du retour

Ce jour-là, je n'ai rien écrit.

De toute manière, qu'écrire un jour de retour ?

La joie de retrouver bientôt les personnes chères dont on s'est éloignées pour un temps ? Oui, ça, peut-être. Quoi d'autre ?

Pas grand chose. L'intérêt du voyage n'est pas là.

Quoique... Je garde par exemple un souvenir très précis du retour de notre voyage en Zambie et à Zanzibar, en 1997. A l'embarquement à Lusaka, direction Londres, Stéphane nous avait la merveilleuse surprise de nous placer en business class.

C'était la première fois de ma vie que je ne voyageais pas en classe «éco». Je suis resté éveillé pendant tout le vol. Ces heures passés en l'air furent certaines des plus confortables de ma vie. Et pendant que Karine dormait paisiblement et qu'un orage foudroyait les nuages autour de l'avion, je buvais verre de champagne sur verre de champagne, et je ne me rappelle pas avoir perdu un seul instant ce sourire béat que je sentais sur mon visage.

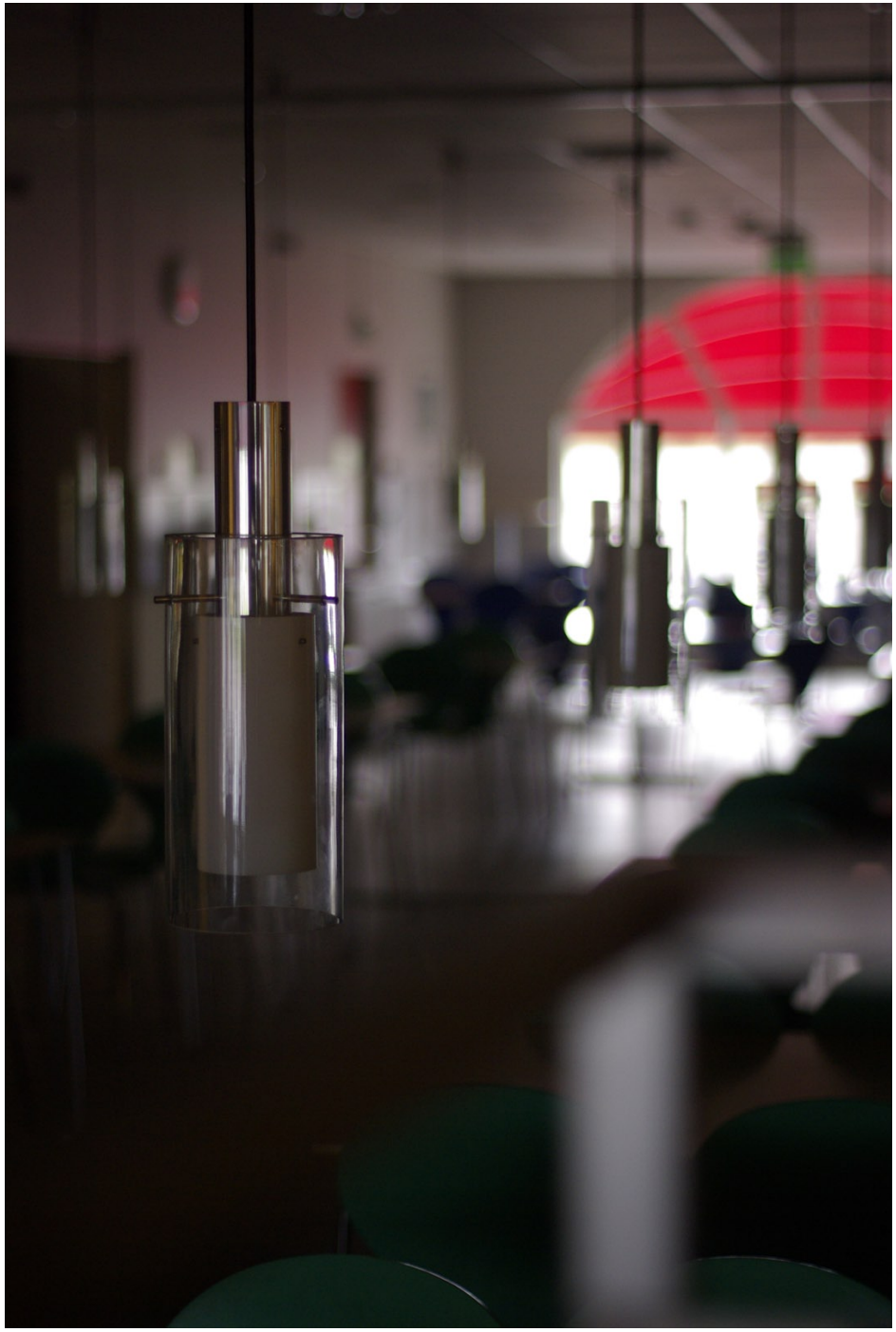
Mais là, ce ne fut pas le cas. Ce retour de Laponie fut sans grand intérêt. Je l'illustrerai donc de quelques images, sans chercher à les apesantir d'un texte inutile, sauf quelques légendes qui ne seront là que pour situer les évènements.

“ Je me sens bien... Tout simplement...”

Les montagnes au nord ? La prochaine destination ?

A côté de l'héliport, un refuge sur le trajet du King Rail. Le père et le fils y vont d'un bon pas, car ils savent ce qui les attend derrière la façade austère de cette construction en bois : un petit déjeuner fort bien venu. Toast, fromage, oeufs, café, tartines, marmelade et même des " smoothies" maison...

A l'aéroport, c'est une autre histoire. Il est fermé. Pas d'avion avant quelques heures, donc aucune raison d'ouvrir l'unique bar. Pendant ce temps, Jérémie et moi nous occupons en nous tirant le portrait.



Fin de l'expérience lapone. Une nouvelle page de la geste familialo-amicale se tourne. Jusqu'à la prochaine...

Laponiesuèdoise**Juin**2009/**Stéphane**Jérémie**Pierre**Laurent

Laponie 2009

Pour cette nouvelle édition du raid pêche, nous avons choisi la Laponie. La proximité géographique, le coût du voyage incomparablement abordable par rapport aux Rocheuses canadiennes, et la réputation de ses poissons, nous ont convaincus.

Cette année, une innovation de taille : Jérémie nous accompagne.

Trouverons-nous dans cette région proche du cercle polaire cette récompense pour laquelle nous décidons d'abandonner un temps le confort de nos vies ? Ramènerons-nous au campement ces poissons qui peuplent parfois nos rêves, endormis ou éveillés ? Dépasserons-nous ces épreuves de la vie communautaire qui forgent les amitiés les plus durables ?...